

Introduction

Lire Nassur Attoumani en ironiste

Suite et fin d'une démonstration

Lecteurs de Nassur Attoumani est le dernier volet du triptyque issu de notre thèse de doctorat *L'Énonciation ironique d'un écrivain francophone de Mayotte : Nassur Attoumani. Analyse d'un discours littéraire de l'océan Indien*¹. Après le verbe « ironiser » au cœur du premier volet intitulé *Nassur Attoumani : un ironiste de l'océan Indien* (Cosker, 2019b) et après le verbe « imaginer » développé dans le deuxième volet sous le titre *Nassur Attoumani en images. Pour une poétique de l'image ironique* (Cosker, 2020), c'est un troisième verbe qui organise les analyses à suivre : « lire ». En effet, il s'agit ici d'étudier par le menu les différentes lectures de Nassur Attoumani afin de déterminer si elles confirment ou infirment nos précédentes démonstrations d'ironologie. Mais, comme le titre de l'ouvrage l'indique, une digression, nous semble-t-il, s'impose, celle qui consiste, avant de lire Nassur Attoumani en ironiste, à s'interroger sur ce que signifie lire à Mayotte. Il ne s'agit pas de s'égarer dans un chemin de traverse, mais de remonter à la source du problème pour mieux le comprendre.

Digression apparente : lire à Mayotte

Deux articles permettent d'appréhender une partie du problème posé par la lecture à Mayotte. Le premier est un article de Marie-Françoise Rombi, auteure du premier ouvrage scientifique

¹ *L'Énonciation ironique de l'écrivain francophone de Mayotte : Nassur Attoumani. Analyse d'un discours littéraire de l'océan Indien*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Rinn, 2018.

sur la langue de Mayotte : *Le Shimaore (île de Mayotte, Comores). Première approche d'un parler de langue comorienne* (1983). Mais c'est en 2003, soit une vingtaine d'années plus tard, qu'elle propose un article intitulé « Les langues de Mayotte (mahorais et malgache de Mayotte) » dans un ouvrage dirigé par Bernard Cerquiglini sur *Les Langues de France* (2003). On notera que l'article ne considère que l'une des quatre îles de l'archipel des Comores, celle qui refuse, en 1975, la décolonisation et l'indépendance unilatérale, pour rester française. Le diagnostic de Marie-Françoise Rombi est le suivant (2003 : 308) :

D'après le recensement de 1991, 65 à 70% de la population de Mayotte ne maîtrisait pas, ou maîtrisait mal, le français à cette date. On estime aujourd'hui que ce pourcentage serait d'environ 60%. Mis à part quelques fonctionnaires d'origine métropolitaine, il n'existe pas de francophones monolingues à Mayotte.

Statistiques à l'appui, l'auteure de l'article indique la progression de la maîtrise de la langue française à Mayotte, même si cette dernière peine à concerner la moitié de la population, chiffre à réactualiser aujourd'hui dans le sens d'une hausse. L'expression « francophones monolingues » permet, quant à elle, de mettre en perspective la situation linguistique de l'île par rapport à sa métropole : le français y est une langue d'importation – à l'origine coloniale – et le plurilinguisme est la norme à Mayotte, conformément au lieu commun de l'île comme lieu de métissage et carrefour de circulations.

Le même dossier est rouvert, dix ans plus tard, par Michel Alessio, à nouveau sous la forme d'un article, intitulé cette fois « La situation des langues à Mayotte » et à nouveau inséré dans un ouvrage collectif, dirigé par Georg Kremnitz sous le titre : *Histoire sociale des langues de France* (2013). Le bilan réactualisé est le suivant (Alessio, 2013 : 731) :

Les Mahorais scolarisés ou formés à l'âge adulte ont le français comme langue seconde. On estime qu'environ 60% d'entre eux maîtrisent le français. La situation linguistique majoritaire est donc aujourd'hui le bilinguisme. Il s'agit en fait d'un bilinguisme déséquilibré, d'une situation instable qu'on peut qualifier de diglossique. Les usages respectifs des langues en présence se dis-

tribuent en effet fonctionnellement : la langue « haute » acquise par l'enseignement, prestigieuse et normée, est réservée à la communication écrite et aux circonstances solennelles de la communication orale (discours politique, officiel, conférences, émissions « sérieuses... »), tandis que les langues « basses » transmises dans le cadre familial, sont utilisées dans la communication quotidienne et les contextes informels (en famille, dans la rue, au marché, pour le divertissement populaire à la radio et à la télévision, etc.).

Le statut du français est ici assigné ; c'est, à Mayotte, la langue seconde ; et sa maîtrise a progressé. Une analyse qualitative contrebalance néanmoins l'analyse quantitative liée à l'importance du français. En effet, Mayotte se trouve dans une situation de diglossie dans laquelle l'administration française de l'île fait du français la variété haute et du *shimaore* la variété basse.

Le traumatisme de la lecture d'un livre en français est traité dans une nouvelle des *Aventures d'un adolescent maborais* (2006) intitulé, en hommage à Ernest Hemingway, « Le Vieil homme et la mer » (57-61). Le thème de la nouvelle est la lecture intégrale du livre éponyme, imposée par un professeur de français antipathique : Madame Maroleau. Ce livre, qui passe de main en main sans être pour autant lu, finit dans le lagon. Voici la manière dont le narrateur exprime les difficultés qui constituent le nœud du problème (57-58) :

Et puis, le collègue ne dispose pas encore de bibliothèque. Depuis notre tendre enfance, nous les Maorais [*ici*] de la brousse échoués dans cette quatrième d'accueil, nous n'avons jamais lu un seul livre. Pour nous, étudier une leçon est déjà un calvaire. La lecture a un effet néfaste sur nos yeux. Quand on veut dormir, il suffit d'ouvrir un livre, et l'instant d'après, on tombe dans les bras de Morphée. Personnellement, je n'y peux rien. C'est plus fort que moi. Si le livre n'a pas d'image, je ne peux même pas l'ouvrir.

La citation se termine sur une allusion aux illustrés retrouvés dans les poubelles de professeurs d'origine métropolitaine, ce que la troisième épigraphe du présent essai mentionne. Dans ce récit d'une enfance d'écrivain, l'ironie réside dans le rapport au livre, car l'écrivain francophone de Mayotte ne se dépeint pas comme leur amant, mais souligne son rapport difficile à l'écrit

sous l'espèce de la leçon, sans oublier l'effet soporifique du livre qui, ironie redoublée, est exprimé de façon mythologique, c'est-à-dire littéraire.

La lecture ne fait donc pas partie des rituels sociaux à Mayotte, en particulier lorsqu'il s'agit d'une lecture silencieuse et solitaire (Raharimanana et Marson, 2011 : 186-187) :

Dans un pays où l'entraide collective (construire une maison, monter une pirogue sur la plage, planter ou cultiver le riz de montagne, etc.) fait partie des obligations sociales, s'enfermer tout seul dans sa garçonnière pour lire au lieu d'aller jouer avec ses conscrits est très mal perçu dans les groupes d'âge. On te traite de *M'zungu*, c'est-à-dire de Blanc parce que tu singes leur manière. En d'autres termes, tu ne participes plus aux barbecues, mais tu restes tout seul pour manger tout seul comme Satan.

La citation qui précède martèle l'horreur de tout ce qui se fait seul à Mayotte. Ainsi la lecture fait-elle du Mahorais une figure de *mzungu mdu*, selon un cliché négatif dans l'île aux parfums (Attoumani, 2000b : 10) : « ce terme désigne aussi, d'une manière péjorative, toute personne de couleur singeant les manières des Occidentaux. Dans ce sens, on parle souvent de *m'zungu m'du* [*mzungu mdu*], c'est-à-dire de blanc noir ». En d'autres termes, la lecture apparaît comme une activité étrange et étrangère et, pour qu'elle s'implante à Mayotte, force sera d'en déconstruire la dévalorisation, afin que le lecteur ne soit plus considéré comme une figure diabolique.

La tension, ou la contradiction au cœur du discours littéraire de Nassur Attoumani, est de considérer son écriture comme endogène et sa réception comme exogène. Autrement dit, l'écrivain minimise la tension que représentent l'écriture en français et la composition de livres pour maximiser celle de la lecture métropolitaine, comme le manifestent les mots qui suivent :

Très souvent, nous entendons des étrangers qui sont depuis peu dans l'île dire : « je connais tout de la civilisation mahoraise. » À ces soi-disant spécialistes de mes us et coutumes, c'est-à-dire la société mahoraise qui m'a élevée et qui, soit dit en passant, est très opaque même pour nous les autochtones, je pense toujours à Amadou Hampâté Bâ qui a écrit : « quand la chèvre est là, il

ne faut pas bêler à sa place ». Tout ce qu'ils savent sur notre culture, c'est ce que nous avons bien voulu leur dire.

Lecture bienveillante et lecture malveillante de Nassur Attoumani

Dans les analyses à venir, il convient de distinguer entre le lecteur réel de Nassur Attoumani et le lecteur idéal construit par le discours littéraire de l'écrivain. Le premier existe à partir du moment où il écrit sur le livre qu'il a lu, comme c'est le cas des critiques auxquels nous nous intéresserons. Le second est une figure que l'auteur construit progressivement et dont voici la première image floue (Raharimanana et Marson, 2011 : 184) :

Je ne connais pas mon lectorat. Et quand j'ai commencé à écrire, je n'étais pas au centre de mes propres préoccupations. Je racontais les mutations d'une société en mouvement et en manque de repère et il se trouve tout simplement que cette société est la mienne.

Force est de prendre le contrepied de cette citation, à tout le moins de la nuancer. Même s'il ne connaît pas son lectorat réel, Nassur Attoumani connaît son lectorat idéal, qui coïncide avec la société mahoraise. De plus, la deuxième phrase indique, en creux, que Nassur Attoumani est le premier lecteur de son œuvre. En outre, il indique, en amont dans le même entretien (181) : « Ce sont surtout les métropolitains de passage et aujourd'hui nos collégiens qui s'intéressent et commentent ce que nous écrivons sur notre société ».

Étant donnée la situation du français à Mayotte, la maîtrise de la langue officielle peut se comprendre comme une conquête personnelle qui élargit les chances de succès de celui qui a réalisé cette prouesse. Mais c'est aussi, consécutivement, une première forme d'acculturation, d'aliénation et d'éloignement des siens, problème résolu par le mythe du voleur de langue. L'ancien colonisé, tel Prométhée, vole la langue des colons pour en offrir les pouvoirs aux siens (Raharimanana et Marson, 2011 : 180-181) :

Aux yeux de nos populations analphabètes en français mais pas en arabe, l'écrivain est considéré comme un enfant prodige, car il utilise la langue du colonisateur pour véhiculer une pensée profane.